

L'ODYSSÉE DE SVEN

NATHANIEL IAN MILLER

L'ODYSSÉE DE SVEN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mona de Pracontal

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Memoirs of Stockholm Sven*
Éditeur original : Little, Brown and Company
© 2021 by Nathaniel Ian Miller

Poème © Siegfried Sassoon avec l'aimable autorisation
de la succession de George Sassoon

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-283-03603-7

Pour Eilis

Océan Arctique

ÎLE MOFFEN

ÎLE AMSTERDAM

Smeerenburg

Smeerenburgsfjord

Flathuken

Biskayarhukun

Rundfjorde

Breibogen

Reinsdyrftya

Brucneset

Alicehamna

Velkomstpynten

Gråhukun

Woodfjora

Widéfjora

TERRE DE
HAAKON VII

Ny-Ålesund

Ny-London

Spitzberg

Pyramiden

Nordenskiöldbreen

Billefjord

Longyear

Isfjord

Cap Linné

Barentsburg

TERRE DE
NORDENSKIÖLD

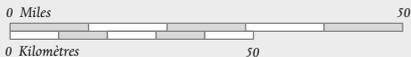
Kolfjellet

Camp Morton

Van Mijenfjord



Mer
du Groenland



NORDAUSTLANDET

Svalbard



DANEMARK

PROLOGUE

Depuis une minuscule cabane au bord de l'océan

Je m'appelle Sven. Certains me connaissent sous le nom de Stockholm Sven, d'autres sous celui de Sven le Borgne ou Sven le Baiseur de Phoques. Je suis arrivé au Spitzberg en 1916. J'avais trente-deux ans et pas grand-chose à mon actif.

J'ai une idée de ce que les gens disent sur moi, du moins les rares personnes susceptibles d'en dire quoi que ce soit : que j'ai mené une vie de trappeur solitaire dans la vaste baie et les chasses du Raudfjord, tout au bout du Grand Nord ; que j'ai été la malheureuse victime d'un accident minier ; que je ne pouvais contenir mes extravagances et que je rejetais la société. Tout cela est vrai, dans un sens, pourtant ça ne saurait être moins vrai. Et qu'on efface des tablettes cette idée que j'aurais été un cuisinier enthousiaste et doué, comme d'aucuns l'ont prétendu, car c'est on ne peut plus faux.

J'ai passé la majeure partie de ma vie au Spitzberg, un archipel situé au nord de la Norvège, dont les confins

septentrionaux ne sont qu'à une poignée de degrés du Pôle invisible. Aujourd'hui le lieu est appelé le Svalbard par les hommes politiques, les généraux et les cartographes. Ou n'est rien appelé du tout, si ce n'est par quelques rares et précieuses personnes. Car l'ère des explorations est terminée depuis longtemps, et si le Spitzberg a encore sa place dans l'imagination populaire, il n'y est plus qu'un écho lointain, un mot dont on se souvient à peine.

Les gens pourraient se demander – ou est-ce moi qui me fais des idées ? – comment je parvenais à m'occuper durant ces longues décennies solitaires. Peut-être croient-ils qu'une vie est faite de jalons, de grands monolithes dressés dans une mer vagabonde et infinie qui les baigne et les érode tout à la fois. À mon avis, c'est une idiotie. On écrit peu de mémoires et on en lit encore moins, de sorte que dans la plupart des cas, lorsque nous tentons de voir derrière la vitre crasseuse de l'existence d'autrui, nous devons nous contenter de deux ou trois balises, souvent discutables. Une vie est quelque chose d'autrement plus étrange et banal que les récits ne veulent bien le montrer. Et la vérité c'est que, même si je suis connu – dans les cercles minuscules et improbables, les bulles de rosée où on a eu vent de mon existence – comme un chasseur arctique solitaire et sans égal, je ne suis rien de tel et j'ai rarement été seul.

Voici mon histoire.

PREMIÈRE PARTIE

Je suis né Sven Ormson, à Stockholm bien sûr. Mon père travaillait dans une tannerie et je n'avais que peu de respect pour son métier, jusqu'au jour où je me mis moi-même à trimer sur des peaux. Ma mère s'occupait de moi et de mes deux sœurs. Il n'y a rien de remarquable dans cette période de ma vie. Je ne peux pas avoir été le seul à trouver la ville étouffante – la puanteur, le bruit incessant, les interactions humaines. Parce que dans ma famille il n'y avait pas d'argent en trop, mes sœurs et moi entrâmes à l'usine dès que nous pûmes. Je n'eus jamais grand enthousiasme, dirons-nous, pour ma situation. Je n'admettais pas qu'une vie de besogne ingrate dans ce bled de merde, crasseux et puant, fût tout ce à quoi je pouvais aspirer. Je pense que ma mère me comprenait, mais jamais elle ne l'aurait dit.

Pourtant je n'étais pas de ces jeunes gens qui se croient destinés à la grandeur. À l'époque, le destin ne m'intéressait pas. Je savais que je n'étais pas sur terre pour faire plaisir à qui que ce soit, encore moins à Dieu. Je trépisnais, c'était tout. La fierté nationale, le service militaire, les chansons

grivoises, les rires bruyants des hommes, l'air partagé par plusieurs dans un lieu exigü – tout cela fait partie d'un ensemble de choses que je trouvais répugnantes. Je ne pense pas avoir changé d'avis. Mais ce sont aussi des valeurs de base chères à la société suédoise. En proie aux affres assez banales de l'aversion et de l'éloignement, je me tournai, comme tant de jeunes avant moi, vers les livres.

Personnellement, c'est dans l'exploration polaire que je m'évadais, et dans la myriade de souffrances qu'un individu pouvait endurer quand il mesurait sa volonté contre l'impitoyable mort blanche. Au tournant du siècle, tout le monde en Suède parlait encore de Fridtjof Nansen et de Salomon Andrée : le premier pour ses brillantes innovations maritimes et l'histoire de sa survie spectaculaire, le second pour ses idées ridicules et sa disparition geignarde dans le vide arctique. Et puis Roald Amundsen remporta ses deux grands triomphes. J'avais vingt et quelques années à l'époque et je me souviens que mon vif intérêt s'était alors mué en obsession bénigne. Comme j'aspirais à partir pour des terres inconnues ! Je ne souhaitais nullement « marquer un point pour la Suède » ou autres absurdités. Au contraire, je me sentais prisonnier et la Suède était ma cellule.

Je lisais tout ce que je trouvais sur le sujet : des récits de voyages d'un ennui mortel – à part celui de Nansen, bien sûr ; il savait écrire, lui – ainsi que des histoires hautes en couleur et principalement fictives, comme la *Vie d'Horace Nelson* de Southey. J'avais toujours été un lecteur omnivore, disparaissant dans les livres aussi longtemps que l'autorisait mon père, mais à présent je les consommais avec une

concentration singulière, fiévreuse, comme un toxicomane retrouvant son vice après une trop longue séparation.

Mes rares jours de congé, je traînais aux abords de l'Institut polaire. Je regardais les hommes aller et venir, fringants dans leurs costumes de ville, et j'essayais de me les représenter en peaux de bêtes et crevant de faim. Certains avaient des sacs en cuir que j'imaginai pleines de cartes mystérieuses. Étaient-ce des explorateurs ? Sans doute pas. Mais ils étaient plus proches de l'aventure arctique que moi. Ils avaient la main sur la poignée. Quand je rôdais près de l'entrée en m'efforçant de ne pas avoir l'air intéressé, j'essayais d'entrevoir leurs yeux – me demandant s'ils contenaient tous la même agitation sauvage que d'autres, supposais-je, trouvaient dans les miens. Mais je ne remarquais rien de spécial. Pour la plupart, ils avaient juste l'air impatients ou préoccupés. C'est peut-être l'apparence qu'ont les animaux en cage.

Je posai la question à ma petite sœur. Nous étions proches, Olga et moi. Ma sœur aînée, Freyja, était un monstre qui me détestait – elle m'en voulait encore, je crois, de mon intrusion initiale dans son monde. Olga, en revanche, avait toujours été ma confidente. Elle était timide et un peu fragile, mais il n'y avait pas de barrière entre elle et la vérité. J'admirais cette qualité chez elle. Elle était incapable de feindre, à quelque prix que ce soit. Ma mère craignait que cela porte préjudice à ses perspectives de mariage.

« Olga, lui dis-je alors que j'avais peut-être dix-neuf ans, et elle dix-sept. Regarde-moi dans les yeux.

– Oui ? fit-elle.

L'ODYSSÉE DE SVEN

– Qu'est-ce que tu vois ? »

Elle réfléchit à la question.

« Je ne vois rien.

– Ne vois-tu pas le désespoir asservissant d'une créature ligotée ?

– Non, répondit-elle.

– Regarde de nouveau. Je sais qu'il y a une tempête qu'on ne peut pas ne pas voir.

– Sven, non. Tu écarquilles les yeux et tu lèves les sourcils comme un fou. S'il te plaît, arrête. »

Quelques années de plus d'un travail abrutissant dans différentes filatures avaient eu raison, une bonne fois pour toutes, pensais-je, de ma méfiance animale.

Les tâches ingrates et monotones ont toujours éveillé en moi une torpeur voisine de la somnolence. Mes paupières s'alourdissent, mon corps ralentit presque jusqu'à l'inertie. Mon esprit vagabonde, se perd dans des rêveries sans but. Ce n'est pas ce qui fait un bon ouvrier textile. Dans un secteur qui s'enorgueillit de sa vitesse et de son efficacité, j'étais plus souvent une gêne qu'un rouage. Régulièrement, j'étais brutalement rappelé à la vigilance par mon chef de rangée, planté derrière mes épaules affaissées, qui me criait à l'oreille que j'étais une « misérable limace ». Régulièrement aussi, je me faisais renvoyer. Je ne devais qu'à mon père, contremaître doté de nombreux amis et très apprécié, de retrouver chaque fois de l'embauche dans d'autres filatures. Ce vieux salaud me le faisait alors bien sentir – encore un effet de sa magnanimité, à l'instar de ma propre existence, dont je lui étais redevable.

Je suis bien certain que mes collègues, tout comme mon père, considéraient que j'étais soit lent, soit homosexuel. Contrairement à la plupart des hommes de mon âge et de ma classe sociale, je ne passais pas mes soirées libres dans les bars, ne m'enfonçais pas dans des sous-sols gras pour des parties de beuverie et de chansons folkloriques suédoises. J'économisais sur mes paies et, discrètement, j'en donnais toujours une petite part à ma mère. Je ne me mariaï pas ni n'engendrai d'enfants que je n'aurais vus que rarement. À la fin de la journée, je rentrais à mon minuscule et lugubre appartement et je lisais des livres qui parlaient d'explorateurs, de trappeurs et de Samis gardiens de troupeaux de rennes. Je buvais seul, parfois sans modération.

Lorsque Olga finit par se marier, avec un poissonnier aussi ennuyeux qu'irréprochable – Freyja quant à elle l'avait été à dix-huit ans, à un contremaître de filature presque aussi insupportable qu'elle –, je crois que ma mère abandonna tout espoir de perspectives brillantes pour mon avenir et accepta l'idée que j'étais une anomalie bénigne : un bon garçon, mais un garçon bizarre.

J'avais des attirances, bien sûr, mais elles étaient toujours très au-delà des paramètres acceptables pour quelqu'un de ma condition : la fille d'un riche avocat qui jamais ne m'accorda un regard, une boulangère mariée qui faisait des petits pains exquis et laissait toujours ses doigts effleurer les miens lorsque je tendais la main pour payer ; je pourrais, tant que j'y suis, avouer le cliché d'une prostituée, laquelle me passa une maladie vénérienne. Peut-être est-il absurde de dire que chacune porta un coup terrible à mon cœur,

et à égale mesure, alors qu'en réalité, c'est l'infection qui me fit frôler la mort de près, mais je soutiens qu'un amour non partagé ni partageable est plus barbare et meurtrier que tous les guerriers vikings.

C'étaient là des préoccupations banales, cependant, et je menais une vie banale. Le douloureux désir de m'aveugler de lumière blanche dans les régions polaires s'était estompé, et avec lui ma capacité à espérer. Je devenais un peu fataliste, ou du moins cynique. J'étais amer. Parfois je pouvais même me montrer cruel.

Olga avait vingt-deux ans lorsqu'elle donna le jour à son premier enfant, un garçon. Ma douce Olga. Elle recherchait si ouvertement mon approbation ; moi qui pleurais si puérilement notre séparation, je la lui refusais. L'âge adulte n'est pas souvent tendre envers les amis, ou parents, les plus proches. Je n'aimais pas son mari, Arvid, qui était un rustre. Toujours ravi de me voir, toujours généreux des modestes comforts de sa cuisine et de son foyer, et toujours en butte à ma froideur et mes rebuffades. J'usais souvent d'un registre élevé que j'avais acquis en lisant Nansen et d'autres grands hommes, dans le seul but de nous éloigner davantage. Cela ne me procurait aucune joie, mais je le faisais quand même.

« Sven ! disait-il par exemple, avec un grand sourire. Comme c'est merveilleux de te voir. J'espère que ça va bien ou, disons, à peu près bien, à la filature. Entre, je t'en prie, je vais te faire du thé.

– Arvid, étais-je alors susceptible de répondre, l'industrie mécanisée n'est rien d'autre qu'un cancer infligé au monde moderne. Mon esclavage dans les ruches enténébrées de

cette ville est un cauchemar dont je n'ai guère de chances de me réveiller. Ça ne va pas *bien* et ça ne va pas à *peu près bien* non plus. Où est ma sœur ? »

Cette froideur ne manquait pas de s'étendre à Olga, impliquée par sa proximité à Arvid. Pourquoi lui mettais-je la barre si haut ? Comment pouvais-je en attendre tellement plus d'elle, alors que moi-même je m'étais résigné à si peu ? Ce souvenir m'est encore douloureux.

Lorsqu'elle donna le jour à Wilmer, elle ne se contenta pas d'écrire ou de demander à son mari de traverser la moitié de la ville pour m'annoncer la nouvelle. Non, elle emmaillota son nouveau-né vagissant dans un linge épais, l'enroula dans des écharpes et se lança par les quartiers sales de Stockholm à pied pour pouvoir me le présenter en personne. Elle avait perdu des quantités de sang non négligeables lors de l'accouchement, quatre jours plus tôt, et elle était encore faible. J'ignore comment elle survécut. C'était un geste audacieux pour une femme dans son état. Si seulement j'avais eu le bon sens de l'en complimenter à l'époque. Ma vaillante sœur.

Je n'avais pas fini mon poste lorsqu'elle arriva devant mon appartement. La porte étant fermée à clé, elle attendit dans le hall, pendant trois heures, en s'efforçant j'en suis sûr de protéger mes voisins des cris perplexes de son enfant. Lorsque je rentrai enfin, elle se leva pour me saluer. Son visage était fatigué, incroyablement fatigué, mais il y avait dans ses yeux une lumière que je n'y avais pas vue depuis plusieurs années.

« Cher Sven ! dit-elle. Regarde ! C'est Wilmer. Tu te rends compte qu'il vivait à l'intérieur de moi il y a encore quatre petites journées ? Le monde est un lieu tellement étrange.

– Ah oui ? répondis-je, avant d'ouvrir la porte. »

Une fois dans ma cellule miteuse, qui avait pour seule vue un pan de briques sous la maigre lumière blême d'une ruelle, nous nous assîmes à la table minuscule. Je détournai les yeux quand elle donna le sein à Wilmer. J'étais bien conscient qu'elle attendait que je prononce des louanges ou une bénédiction d'une forme ou d'une autre pour son enfant, pour cet exploit stupéfiant, et cette conscience qui emplissait peu à peu la pièce ne faisait que m'irriter ; j'étais incapable de parler. Les jeunes gens sont d'un égoïsme sans pareil. Il les enveloppe comme une brume.

« Sven, finit-elle par dire. Je sais que ta vie est en deçà de tes attentes. La mienne aussi, bien sûr. Mais nous sommes dans le même bain. Alors, mon cher frère, ne vas-tu pas regarder cet enfant et me dire qu'il est merveilleux ? »

Je jetai un bref regard au parasite ridé qui gigotait dans ses bras. Elle avait raison. Elle avait toujours raison. C'était quelque chose d'extraordinaire que cet enfant. Il s'était battu pour arriver dans le froid et la crasse, et ce n'était que le début. Dorénavant, chaque jour serait tout aussi difficile. Il me regarda en louchant, de ses grands yeux humides. Malgré moi, je ressentis de l'admiration pour cette créature à demi humaine. Il était laid, mais intrépide. J'aurais dû le dire.

« Hmm, fis-je. Sûr qu'il a devant lui un brillant avenir à peiner et suer dans qui sait quelle usine infernale, en claquant ses maigres salaires pour survivre jusqu'à sa mort prématurée.

– S'il te plaît, Sven.

– S'il te plaît, toi-même. S'il a une chance extraordinaire, peut-être qu'il prendra la relève de son père. Alors il aura la joyeuse perspective de passer sa vie à compter des choses, acheter des choses, vendre des choses, se préoccuper constamment de l'offre et de la demande des choses, parler indéfiniment du coût des choses, et ce jusqu'à ce que lui et tous ceux qui l'entourent deviennent complètement fous. »

Je crois – non, j'en suis certain – que les larmes coulaient sur son visage lorsqu'elle partit.

Quatre années passèrent. Je devins quelqu'un dont les journées ne composaient pas une vie, mais plutôt une mort en cours. Le temps était une chose qu'il fallait endurer. À cause de mon absence générale d'enthousiasme pour le travail sous quelque forme qu'il soit, je fus relégué aux pires boulots à la filature, et je m'en acquittais durant les pires postes. Ayant touché le fond, j'y demeurai, soit à cause de mon père soit parce que personne ne sait vraiment ce qui se passe pendant le poste de nuit ou ne s'en soucie, du moment que les tâches simples sont correctement exécutées.

Freyja avait quatre enfants et ma mère me tannait sans cesse pour que je les voie. J'étais incapable de me souvenir de leurs noms. Olga en eut deux autres après Wilmer : une fille, Helga, et un troisième, mort peu après la naissance. Dans les années qui avaient suivi la naissance de Wilmer j'avais laissé un vide narquois se creuser entre Olga et moi, l'avais même favorisé – du moins était-ce ainsi que je percevais les choses –, aussi n'appris-je cette perte qu'environ une semaine plus tard.

Ma mère vint me voir et s'il lui fallut vingt minutes devant sa tasse de thé avant de l'évoquer, presque comme si ça lui traversait l'esprit, je crois qu'à sa façon désuète, elle implorait mon aide. « Ta sœur ne prend pas soin d'elle au mieux », dit-elle.

Ça pouvait sembler dur, mais je parlais la langue secrète de ma mère, comme la plupart des enfants, et j'en compris le sens véritable : Olga était désespérée. Il faut parfois un coup de couteau émotionnel pour vous arracher au voile de l'apitoiement. Je sursautai comme un ivrogne qui se réveille dans un lieu inconnu.

Lorsque j'arrivai chez Olga pour la voir, Arvid était sur le pas de la porte. Il était huit heures du soir. Il avait l'air épuisé, mais il me salua avec son exaspérante politesse habituelle et m'invita à entrer. La maison était étrangement silencieuse – Wilmer et Helga devaient être au lit. Il y avait des assiettes sur la table. Manifestement ils avaient dîné tard, ou alors personne n'avait débarrassé. Arvid jeta un coup d'œil aux assiettes, puis reporta le regard sur moi.

« Si seulement nous avions une bonne ! dit-il avec un sourire forcé. Le travail d'un homme n'est jamais fini. »

J'émis un grognement pour toute réponse. J'étais encore en train d'examiner la table. Deux petites assiettes au contenu tout écrabouillé, certaines choses mangées, d'autres délibérément repoussées sur le bord : Wilmer et Helga. Deux grandes assiettes : l'une immaculée, comme si elle avait été léchée, l'autre couverte de nourriture. Arvid me regarda longuement.

« Je suis content que tu sois venu, Sven, mais comme tu peux le voir, Olga est déjà partie se coucher. Peut-être pourrais-tu revenir demain ? Je suis sûr qu'elle serait ravie de te voir. »

Je l'ignorai et grimpai lourdement le minuscule escalier chaussé de mes godillots de travail. Ma sœur était dans son lit. La lampe était encore allumée ; elle avait un livre entre les mains, mais les yeux fermés. Lorsque je m'assis à côté d'elle, le matelas s'enfonça en grinçant.

« Sven », dit-elle, ne manifestant aucune surprise à ma présence de rôdeur dans sa chambre.

Son visage était étrangement vide.

« Tu m'as manqué. »

Puis elle se mit à pleurer. De grands sanglots déchirants, qui ne faisaient pas de bruit, juste une sorte de plainte rauque, de sifflement.

Je la pris dans mes bras et ma chemise se trouva vite trempée par ses larmes.

« Je suis vraiment désolé, Olga. Désolé de ne pas avoir été là. Toutes ces longues années. »

Elle ne parla pas beaucoup ce soir-là. Elle n'en avait pas besoin. Sa douleur était stupéfiante par son ampleur. Assis contre elle, je l'enserrai dans mes bras. C'était un nuage d'orage qui emplissait la pièce, la maison entière. Je n'avais aucun doute que ses voisins la sentaient sur plusieurs pâtés de maisons à la ronde.

Au bout d'un moment, elle jeta un coup d'œil à l'horloge, sur le manteau de la cheminée.

« Ton poste, Sven. Il faut que tu y ailles sinon tu vas être en retard. Maman dit que tu as perdu trop d'emplois et que tu ne peux pas te permettre d'en perdre un autre. »

Je fis la grimace.

« Oui, sans doute. Mais...

– Ça va aller. Seulement reviens, s'il te plaît. Wilmer et Helga adoreraient te voir. »

Une expression de honte assombrit son visage. Elle essaya de sourire.

« Je n'ai pas, enfin, je n'ai pas été la plus attentive des mères, ces derniers temps, et Arvid s'éreinte à essayer de les calmer. »

Je l'examinai et reniflai le piquant âcre du désespoir qui flottait dans la pièce.

« Je vais peut-être embrasser les petits en sortant. Bonne nuit, sœur.

– Bonne nuit, Sven. Merci. »

Je soufflai la lampe et quittai la pièce en refermant la porte derrière moi. Sur la pointe des pieds pour faire grincer les vieilles lattes du plancher le moins possible, je gagnai la chambre des enfants et soulevai tout doucement le loquet de la porte. Ils paraissaient paisibles dans leur sommeil, le visage bouffi, rose et détendu, les cheveux en bataille, les bras grands ouverts en une démonstration exagérée de leur épuisement, comme si chaque journée était un combat, couronné par le triomphe final du sommeil. Je n'osai pas les embrasser sur le front. Je savais que le sommeil des enfants était une affaire sérieuse. Alors j'attrapai une couverture de laine rêche sur l'étagère et l'étendis entre les deux petits

L'ODYSSÉE DE SVEN

lits. Puis je retirai mes godillots et m'allongeai, les mains croisées sous la tête. Je les écoutai respirer. Nez bouchés, minuscules ronflements. L'heure du poste de nuit vint, puis elle passa.

Ainsi commença une période relativement heureuse de ma vie. À l'âge de vingt-huit ans, je quittai le monde de l'industrie et devint la nounou des enfants de ma sœur. Arvid, bénie soit son âme épaisse, n'aurait pu se réjouir davantage. Comme il lui eût été facile de mal prendre cette intrusion dans son foyer, cet « échec » de son épouse face à ses devoirs, ou encore cette pression supplémentaire sur sa stabilité financière (minime, toutefois, car je consacrais mes économies à faire des courses et acheter des vêtements pour les enfants). Il devait savoir que ses voisins et amis parlaient sous cape de la femme dont le frère avait dû venir s'installer à la maison parce qu'elle ne s'occupait pas de ses enfants. Il n'exprima jamais que du soulagement. Limité comme il était sur le plan affectif, il n'avait pas su faire face à la situation et ça lui avait causé de l'anxiété. Il savait très bien comment acheter et vendre le poisson ou être un mari agréable. Une décompensation face à une perte inimaginable, en revanche, c'était hors de son étroit domaine de compétence.

Mon Dieu, comme ces enfants éprouvèrent ma patience. Passé la joie initiale de l'étrange et du nouveau, il s'écoula un mois ou deux où nous ne partageâmes que de l'hostilité. Leur éducation dans l'art de l'obéissance et de la courtoisie s'avérait, au mieux, sommaire. Arvid avait la poigne molle. Tout ce qu'il pouvait obtenir de Wilmer et d'Helga, c'était au mieux un mur de résistance inébranlable. Assister à ses tentatives pitoyables pour les faire manger, par exemple, était éprouvant. Quant à ma sœur – eh bien, c'est difficile à dire. Peut-être avait-elle eu plus d'aptitude à la discipline avant la mort de son troisième enfant resté sans nom. J'en doute, pourtant. Ce qui est certain, c'est que le fait d'en avoir perdu un rendait ses deux survivants précieux et irréprochables à ses yeux.

Oh, ils voulaient lui faire plaisir, bien sûr, en particulier lorsqu'elle se renfermait sur elle-même, le regard lointain. Et ils savaient qu'elle ne les laisserait jamais tomber, concept que les enfants saisissent plus tôt que nous le croyons, même s'ils ne connaissent pas encore les limites de ce monde – ce qui est réel, ce qui ne l'est pas. Seulement ils étaient incontrôlables. Arvid se faisait régulièrement traiter de « Gras de Baleine » et « Fesse de Crabe ». Ils l'adoraient, mais n'avaient pas de respect pour lui.

Naturellement, j'entrepris de leur inculquer un peu de discipline. Ignorant tout des enfants et de leur entêtement, je fus bon pour une surprise. Ils furent choqués au début – blessés, même – de voir ce dont j'étais prêt à les priver quand ils n'écoutaient pas (par exemple leur rituel du soir, long et si rigide – le bain, l'histoire, la chanson). C'étaient

d'horribles monstres – vraiment abominables. Comme la plupart des enfants. Mais petit à petit, ils commencèrent à voir que je n'étais pas foncièrement mauvais – que j'avais bien plus de tolérance, en fait, pour des comportements ou activités que la plupart des autres adultes semblaient trouver aberrants ou malsains (de par une interprétation grossière et fort répandue de la Vulgate) – et nous acquîmes un respect mutuel. Ils découvrirent à quel point je pouvais être obstiné, et je découvris à quel point ils pouvaient être obstinés. Impossible de m'attendrir, par exemple, dès qu'il s'agissait de respecter une alimentation suffisante ou d'aller se coucher assez tôt pour permettre à chacun de régénérer son humanité. Quant à eux, ils ne transigeaient pas sur les questions d'hygiène, de vulgarité, sur la présence de certains prédateurs équatoriaux dans leur placard, etc.

Par la force des choses, les règles de l'impasse et du cessez-le-feu évoluèrent au fil du temps et j'en vins à les aimer, ces horribles petits garnements. Leurs remarques étranges et libres de préjugés me prenaient souvent de court, et la joie qu'ils tiraient des inepties ridicules du quotidien me rajeunissait. Je me souviens avec tendresse de la fois où Wilmer, cinq ans, ayant remarqué qu'il n'y avait plus de saindoux et voulant faire frire un hareng – un des plats préférés d'Olga – entreprit de faire fondre sa sœur. L'odeur nous parvint avant même les hurlements. Lorsque Helga sortit de la cuisine en titubant, le bras cramoisi et couvert de méchantes cloques blanches, Wilmer suivit en expliquant allégrement : « Maman dit toujours qu'Helga a encore des

bourrelets dodus de bébé phoque », ce à quoi Helga, levant la tête de ses blessures, partit d'un grand fou rire.

Il est sans doute absurde – et certainement banal – de suggérer que deux tyrans aussi dénués d'empathie aient pu me donner une raison de vivre, pourtant ça ressemblait bien à ça. Peut-être étais-je juste trop occupé pour m'apitoyer sur mon sort.

Lorsque Wilmer commença l'école, je restai chez ma sœur et tissai un lien particulier avec Helga. Alors que Wilmer avait commencé à montrer des tendances indéniablement héritées d'Arvid, devenant velléitaire, voire obséquieux dans certaines circonstances, Helga s'avérait une puissante tempête qui ne faisait que forcer d'année en année. Elle pouvait être tour à tour blasée et sincère, obtuse et futée, mordante et indulgente.

Je savais bien que je serais en plan quand elle finirait par aller à l'école, mais, fidèle à moi-même, j'étais incapable de concevoir une option de rechange. Je n'avais aucune intention de retourner à la vie d'usine à Stockholm ni, pire encore, de choisir entre la charité d'Arvid et la vie à la rue.

Ce fut Olga, bien sûr, qui me trouva une issue.

« Sven », me dit-elle un jour, tandis que nous prenions le petit déjeuner ensemble, Helga, elle et moi. Je devinai à l'intonation musicale qu'elle donnait à mon nom qu'elle n'était pas du tout sûre de l'accueil qui lui serait fait.

« Oui, sœur ? »

– As-tu réfléchi à ce que tu pourrais faire quand Helga aura commencé l'école ?

– Je ne vais pas aller à l'école, dit Helga. Je vais traverser l'Antarctique avec Oncle Sven.

– Oui, ma chérie. Maintenant laisse-moi parler avec ton oncle. »

Ces mots furent accueillis avec une expression d'une insolence étonnante, qui m'amusa. Sans cela, peut-être aurais-je été moins enclin à considérer la question.

« Oui, sœur. J'y ai réfléchi. Je me suis dit que je pourrais tenter ma chance dans la pêche à la morue. Ou m'acheter un casque et partir faire la guerre en France.

– Sois sérieux, Sven. Sais-tu ce que tu feras ?

– Bien sûr que non, Olga. La question n'est jamais loin, et elle m'amène bien près du désespoir.

– Eh bien, dit-elle, hésitante, me permettras-tu de te proposer une alternative au désespoir ? » Je dressai les sourcils. Elle scruta mon visage, puis poursuivit. « Je sais ce que t'inspirent les basses besognes, mais j'ai entendu parler récemment d'un intérêt minier...

– Oh, je t'en prie ! dis-je en me rembrunissant. Ne me parle pas de ce métier misérable. Cette idée vient-elle de Papa ? »

Son visage rougit pour s'assortir au mien et sa voix se fit cinglante :

« Non, *certainement pas*, et je suis offusquée par cette suggestion. »

Nous contemplâmes nos assiettes en silence quelques instants, sous le regard d'Helga qui avait l'air ravie et inquiète.

« Excuse-moi, finis-je par dire. S'il te plaît, continue. »

Elle s'éclaircit la gorge.

« Un intérêt minier dans le Spitzberg.

– Le Spitzberg !

– Oui, le Spitzberg », reprit-elle, et elle me raconta qu'elle avait vu un prospectus affiché à l'extérieur de l'Institut polaire.

Un certain nombre de Scandinaves, dont une part non négligeable de Suédois, signaient d'intéressants contrats avec une compagnie basée là-bas. La colonie s'appelait Longyear City. L'archipel regorgeait littéralement de charbon, à ce qu'il semblait.

Je m'aperçus, l'entendant parler, que mon pessimisme si bien arrimé avait vacillé.

« Le Spitzberg, répétais-je. J'ai toujours été fasciné par ce lieu.

– Oui, Sven, je sais », dit-elle avec indulgence.

Je lui demandai ce qu'elle faisait à l'Institut polaire, mais c'était évident. Elle m'aidait, bien sûr. Elle avait sans doute passé des mois à essayer de me trouver une vie nouvelle, heureuse. Je la regardai avec tendresse.

« Ma sœur chérie, dis-je. Mais la mine, mon Dieu. C'est une vie difficile. Les contrats sont de quelle durée ?

– Deux ans, dit Olga, avec deux semaines de congé à la fin de la première année. Tu pourrais faire un peu d'exploration, j'imagine.

– D'exploration ?

– Oui, d'exploration, bien sûr ! » Elle haussa légèrement le ton et me jeta un regard dur, impatient. « Depuis

combien d'années tu nous bassines sur le grand morse à moustaches qui plonge et se prélasse, l'ours polaire toujours affamé, avec ses pattes palmées et son museau ensanglanté, les bancs de narvals insaisissables et leurs longues dents torsadées, qui réussissent l'exploit de ne pas s'embrocher quand ils se rassemblent et nagent en groupe, comme s'ils étaient guidés par une vision collective ? Tu nous bassines, Wilmer, Helga et moi avec les chatoiements de l'aurore boréale et son bourdonnement à peine audible, avec le craquement retentissant de l'iceberg qui vèle. Et la glace ! Mon Dieu, la glace ! Apparemment illimitée dans ses sons, ses incarnations, sa capacité à écraser, estropier et tuer de bons marins chrétiens. N'est-ce pas ce dont tu rêves depuis toujours ? N'aimerais-tu pas voir ça de tes yeux ? Peut-être qu'alors tu t'en lasserai enfin et que tu trouveras autre chose à raconter. »

Je ne pus m'empêcher de rire. Comme elle me connaissait bien. Avec quelle précision elle avait disséqué mes exposés monotones et pédants.

« Oui, j'imagine que je pourrais faire de l'exploration. » L'idée me semblait légère et pétillante – comme une blague. Pas du tout sérieuse.

« Et toi, qu'en penses-tu, jeune Helga ? De cette aventure arctique ?

– Un ours blanc te mangera la figure, Oncle Sven », répondit-elle en souriant.

Je crois que nous fûmes tous plus qu'un peu surpris quand je me lançai bel et bien dans cette aventure. Cela se passa très vite. En l'espace d'une semaine j'avais signé un contrat. En l'espace d'un mois j'étais parti. À la gare, les adieux furent brefs. Olga ne flancha pas l'ombre d'un instant. Elle me prit par les épaules et me scruta longuement, comme pour m'extorquer un serment. Arvid me serra la main, suivi résolument par Wilmer. Helga refusait de croiser mon regard. Elle me tourna le dos, agrippée à la robe d'Olga, jusqu'au tout dernier moment, quand le contrôleur annonça le départ imminent du train. Sur quoi elle s'arracha au flanc de sa mère, courut vers moi et me cribla le corps de ses petits poings pareils à des pommes sauvages. Puis elle leva les yeux, des traînées de larmes fendues en deux par un sourire féroce.

« T'as intérêt à avoir quelque chose de formidable à me raconter quand tu reviendras », dit-elle.

Les séparations sont moins douloureuses lorsqu'on aspire à sa destination, même si (surtout si ?) on est incapable de

concevoir la chose qu'on est en train de faire, ni la durée qu'elle prendra. C'est ainsi que, montant dans le train pour Tromsø puis, de là, dans le bateau pour le Spitzberg et Longyear City, je n'éprouvai pas l'appréhension à laquelle j'aurais pu m'attendre. Il y avait trop d'inconnues. Mes volumineuses lectures m'avaient peu préparé à ce que j'allais trouver en arrivant. Les paquebots, le charbonnage, la vie dans un campement créé spécifiquement pour les mineurs – tout cela était à mille lieues du danger et de la griserie qu'il peut y avoir à explorer des côtes inconnues dans un navire à hauts mâts. L'idée de ce qui m'attendait était apaisante, d'une certaine façon. Je n'avais, à ma connaissance, rien à craindre. Et hormis ma sœur et ses enfants, rien de ce que je laissais derrière moi n'aurait pu retenir mes pensées.

J'ai travaillé très peu de temps dans les mines du Spitzberg. Certains aimeraient peut-être que je raconte plus en détail ma brève carrière dans ce métier épouvantable. Je ne puis qu'espérer que le récit tronqué qui va suivre ne les décevra pas. En l'état actuel des choses, on en a déjà écrit plus qu'assez sur les souffrances et les indignités d'une vie de mineur. Les horaires terribles et la privation de soleil qui en découle. Le labeur brutal. La nocivité de l'air. La crasse, permanente et insidieuse. L'ennui et la monotonie. Les blessures et les morts, survenant à une cadence qui rend l'observateur (et même la victime) imperméable à la surprise. L'exploitation criminelle des mineurs, dont la maigre paie se trouve encore davantage réduite par la mainmise de la compagnie minière sur les denrées et ressources locales, en particulier dans des zones isolées comme le Spitzberg.

Longyear City, du nom du baron américain du bois d'œuvre et des gisements miniers John Longyear, était nettement plus civilisée que la moyenne des camps miniers, mais néanmoins entièrement dirigée par une entreprise – en l'occurrence la SNSK, la Store Norske Spitsbergen Kulkompani, qui venait de remplacer l'ACC, Arctic Coal Company de Longyear, laquelle était l'entité fondatrice. Ce changement de propriétaire expliquait l'afflux de nouveaux contrats ainsi que l'annonce qui avait attiré l'attention d'Olga en Suède.

À mon arrivée en 1916, la ville n'existait que depuis dix ans. Tout était encore en anglais : les panneaux, les denrées non périssables laissées par les prédécesseurs, les revues cochonnes cachées sous nos matelas. L'atmosphère y était houleuse, durant les années que j'y ai passées, car la ville s'était vidée de ceux qui s'y trouvaient pour se remplir de nouveaux venus. Il y a une étrangeté inhérente à un lieu qui n'a pas de citoyens établis. Les hommes viennent et repartent, apportant parfois quelques vestiges des cultures qu'ils ont quittées, mais guère plus. J'ai souvent eu l'impression particulièrement troublante que jamais personne ne vivait là pour de bon. Les gens ne restaient pas assez longtemps pour laisser une empreinte durable, même s'ils y mouraient et que leurs corps restaient, conservés pour toujours dans la glace jalouse. La civilisation – si l'on peut dire – était, si ce n'est transparente, du moins translucide. Les gens et leur ville : des spectres, de vivants échos. Le Spitzberg : l'unique constante.

City n'est, ou n'était, certainement pas le mot juste. Avez-vous jamais vu une bernache accrochée à un rocher noir criblé de trous, sans cesse assailli par les flots ? Parfois la marée se retire, ou les vagues se font moins hautes, accordant un bref répit à la courageuse bernache, mais toujours la mer revient, forte de sa vieille rage, pour frapper une fois encore. Les colonies de l'Arctique sont pareilles. La différence étant, je suppose, que les bernaches sont plus coriaces que les humains.

Une ville ne grandit pas beaucoup en dix ans, sauf peut-être en cas de ruée vers l'or. Il n'y eut pas de ruée vers l'or à Longyear City – seulement de la folie. J'y arrivai pendant l'été, saison où on peut plus facilement se bercer de l'illusion qu'on va faire un séjour convenable. Quelques piètres bâtiments et cabanes étaient perchés au flanc de la colline, certains sur pilotis pour se protéger de la boue du dégel, d'autres plantés dans la pierre. À leur pied, une grande plage de rochers brisés. Au-dessus, la montagne qui se dressait, brune, dépourvue d'arbres, inamicale, comme si sa seule raison d'être, son unique but, était de faire de l'ombre.

Mes impressions, quand j'ai débarqué, furent doubles : tout d'abord, malgré tous les récits poignants de fins cruelles dans le Nord que j'avais lus, j'étais déçu. Où était-il passé, mon sentiment d'être frappé de stupeur par l'horrible pouvoir de la froide mort blanche ? Je m'étais attendu à ressentir un frisson menaçant en découvrant l'Arctique ; ce que j'éprouvai tenait davantage du haussement d'épaules. Ma deuxième impression – plus précise et plus durable – fut

celle d'une désorientation visuelle totale. L'Isfjord est tellement vaste d'est en ouest qu'il scinde pratiquement l'île du Spitzberg en deux, avec des ramifications qui s'étirent loin vers le nord et vers le sud, Longyear étant située presque au milieu. Quand je regardais derrière moi la mer et les montagnes qui se chevauchaient, je n'avais pas la moindre idée de la distance. L'autre côté de la baie pouvait être à cent mètres, ou à cent mille.

1916 fut une année de grande activité pour la Store Norske. Les Américains avaient sombré dans la ruine financière à Longyear et les Norvégiens étaient bien décidés à réussir sur toute la ligne. Ils construisaient plusieurs nouveaux baraquements pour les mineurs et venaient d'émettre un billet papier portant le logo de la compagnie, contre lequel les ouvriers maugraient déjà.

Je commençai le travail le lendemain de mon arrivée. Le travail à l'usine et la mine : les ressemblances sont innombrables. Si vous vous engagez dans une activité en sachant que vous allez être pressé comme un citron jusqu'à l'avant-dernière goutte, voire la dernière, au moins n'avez-vous pas à vous colleter avec vos espoirs brisés. Ce qui aggrava ma situation pendant un certain temps, c'était que je n'avais pas fait de tâches ingrates depuis plusieurs années, de sorte que j'avais le cerveau vif et le corps mou. La transition fut désagréable. Une conversation pauvre, voire son absence totale, tue les élucubrations les plus raffinées de l'esprit, pendant qu'un travail brutal transforme la forme physique en une chose méconnaissable – une toile rouge, toute de force et de douleur.

J'étais parvenu à me convaincre que le lieu en vaudrait la peine – qu'il en vaudrait toutes les peines. À Stockholm, l'homme qui a le désir et la volonté de visiter la ville après son poste de travail peut le faire. Les vraies villes continuent d'exister passées les limites diurnes. Mais le désir et la volonté de voir les merveilles et les terreurs du Spitzberg ne valaient pas plus qu'un sifflement dans le vent. Les changements de poste n'y faisaient rien. Bien sûr, la lumière du jour ne cessait jamais en été, mais je n'avais aucun moyen d'aller où que ce soit.

Il y eut un temps où je perdis l'espoir. Je ne connaissais personne et ne parlais pas norvégien. Le petit noyau de Suédois sous contrat formait un groupe uni, mais je n'appartenais pas davantage à cette communauté que lorsque je vivais à Stockholm. Cette distance, accentuée par l'isolement géographique, suffisait presque à m'achever. Cet été-là j'envisageai à de multiples reprises de rentrer à la maison. Mais comment ferais-je le voyage ? La perspective était ruineuse, financièrement. Et la Compagnie me permettrait-elle seulement de rompre mon contrat ? Les directeurs de mine ne sont pas mondialement connus pour leur compassion.

Je songeai à me tuer, naturellement. Ça ne manquait pas d'un certain attrait. Mais n'ayant pas misé sur la religion et ses divers baumes ridicules, j'avais une peur terrible de ma propre non-existence. Depuis l'époque où j'étais un enfant sceptique et précoce, l'idée qu'on s'éteignait comme ça, comme une ampoule ou une étoile, suffisait largement à me plonger dans des souffrances existentielles quasi paralysantes. Je savais que je cesserais d'être, pourtant j'avais

du mal à imaginer le monde sans moi. C'est une forme de narcissisme, bien sûr, mais comment pourrions-nous vivre jour après jour sans nous convaincre fallacieusement de notre importance ? Les enfants suivent la logique jusqu'à son terme, et ceux qui ne veulent ou ne peuvent croire en la vie après la mort arrivent immanquablement devant ce gouffre mental sidérant. La seule réaction raisonnable consiste alors à fermer les yeux, replier les genoux contre la poitrine et geindre.

Quand on faisait son poste long et brutal dans l'obscurité souterraine, il n'y avait guère de place pour l'introspection. Si un mineur se laissait aller à rêvasser ou à geindre, il lui arrivait malheur. J'en ai été témoin à maintes reprises. Il était fréquent que des wagons débordant de charbon passent sur les pieds des inattentifs, mutilant leurs orteils au point de leur faire perdre leur apparence d'appendices humains, voire les sectionnant complètement. Des pics et des pioches s'enfonçaient dans la chair tendre des mollets des hommes. Les mineurs trébuchaient dans l'obscurité et se cognaient la tête et les dents avec une étonnante régularité. De gros blocs de pierre tombaient sur les têtes. L'insalubrité de l'air passait inaperçue. Ou bien, pire encore : l'indolence était repérée par un contremaître, vivement réprimandée et payée d'une perte financière supplémentaire.

Ces étourderies sont pour beaucoup imputables à la fatigue et à la faim, mais les mineurs – et c'est également vrai des ouvriers en usine – n'épuisent pas leurs maigres forces en bavardages. La vie est trop dure et trop bruyante. Les hommes se retrouvent donc livrés à leurs pensées et si

certains – la plupart, sans doute – ne trouvent pas grand-chose à en faire, d'autres se perdent dans une réflexion morose qui laisse leurs corps vulnérables à toutes sortes de punitions.

Je savais que j'étais de ceux-là, aussi faisais-je tout mon possible pour garder l'esprit présent, si ce n'est actif, pendant le travail. En revanche à la fin d'un poste, lorsque le reste des ouvriers se retirait au saloon de la Compagnie pour le plaisir de bavarder et dépenser les billets de la Compagnie gagnés au prix de leur sang en gin et bière de la Compagnie, je devenais soudain un risque beaucoup plus grand pour moi-même. On m'invitait, bien sûr, malgré mon indifférence manifeste et quelque peu maussade pour la camaraderie virile. La petite escouade de Suédois se targuait de noblesse, comparée aux gros buveurs qu'étaient les Norvégiens. Mais c'est comme tout. Si vous persistez à refuser, on finira par cesser de vous solliciter.

À Stockholm, ça ne me gênait pas spécialement. À la fin de mon poste, je pouvais retourner à ma chambre et mes livres avec une relative fatuité, ou arpenter la ville à la recherche de sa putain la plus belle, la plus intelligente et la plus mélancolique. Mais au Spitzberg ! Au Spitzberg, hélas, il n'y avait nulle part où aller, à part un baraquement vide et froid, un maigre matelas sur un lit grinçant, un bout de chandelle vacillante et aucun livre, à part ceux, rares et précieux, que j'avais apportés avec moi et lus et relus jusqu'à ce que les pages en tombent. L'ironie de la chose ne m'échappait pas : j'étais venu au Spitzberg pour voir un monde plus vaste – plus vaste que Stockholm, plus vaste

que tout ce que je pouvais concevoir – et mon univers était devenu minuscule.

J'étais au désespoir. J'écrivais des lettres angoissées à Olga, ne me sentant nullement coupable à la pensée qu'elle puisse se sentir impuissante ou, pire encore, responsable. Je comptais les jours et ils passaient avec une langueur terrible. Durant cette période, je me mis à penser davantage aux marins de ces expéditions polaires qui m'avaient tant fasciné. Les sombres hivers, prisonniers de la glace. L'absence d'espoir. Certains officiers novateurs, qui tentaient de lutter contre la léthargie (et le scorbut) chez leurs hommes en leur faisant faire de l'exercice et du théâtre. Ces passages-là des récits m'avaient presque toujours paru plats. Il est difficile de transmettre des souffrances lorsque leurs circonstances ne trouvent pas d'écho chez le lecteur. À présent elles en trouvaient un. Je comprenais enfin que la réalité d'un ennui implacable dans un lieu froid et mort, ce n'était peut-être pas si romantique que ça, en fin de compte.

Quand je fis la connaissance de Charles MacIntyre, j'étais dans un grand creux de la vague. Un de mes pires. Depuis six mois interminables, je travaillais dans un inconfort extrême et, pour le reste, vivais sans aucun des stimulus – instruction, loisirs ou contacts – dont un être humain a besoin pour garder sa santé mentale et physique. Cette privation m'avait marqué de pitoyable façon. Je me traînais du baraquement au puits de mine les yeux baissés ; quand il m'était demandé de parler, je balbutiais entre mes dents ; ma peau était blanche comme de la chair de maquereau. Sauf si le travail exigeait le contraire, je gardais les mains enfoncées dans mes poches, doigts repliés, telles deux boules de racines torsées endolories par les sévices et le froid. À plusieurs reprises, je trébuchai contre les bois flottés et les grossières planches de pin jetés au hasard, en guise de passerelle, sur la gadoue qui ne cessait de geler et fondre à nouveau. Mains clouées sur les côtés, je tombais en avant, m'écrasant sur mon visage barbu et contusionné. J'y laissai ainsi deux dents et demie. Les autres ouvriers m'évitaient résolument,

désormais. Déjà, en un ou deux mois de contrat, j'avais fait montre d'une misanthropie suffisante pour tenir la plupart d'entre eux à distance, mais à présent mon état honteusement dégradé était perçu comme une sorte de maladie ou de malchance spectaculaires, susceptibles l'une comme l'autre d'être contagieuses. Les mineurs ne sont pas sans ressembler aux marins, à cet égard.

Et puis, bien sûr, il se mit à faire noir. Noir tout le temps. Le mineur y est peut-être mieux préparé que le marin. Il se lève déjà avant le jour, travaille dans d'épaisses ténèbres et regagne son lit à la nuit. Nous fûmes peu nombreux, je pense, à remarquer le moment où le soleil disparut pour de bon. Le linceul de l'hiver tombe avec une rapidité trompeuse dans les régions polaires. En l'espace de deux à trois semaines seulement, le soleil estival – présence impitoyable à peine quelque temps plus tôt – est englouti à grosses bouchées, comme si la nuit, se réveillant d'un long sommeil, avait vraiment une grosse fringale.

Les effets de l'obscurité chronique ne sont pas immédiats. Une fois qu'on s'y habitue, l'obscurité a plus en commun avec le froid qu'avec toute autre chose – elle n'est pas tant foudroyante qu'éprouvante. Un lent poison plutôt qu'un poignard. L'usure agit par accumulation ; elle peut passer inaperçue pendant des semaines, mais agit néanmoins. Durant cette première saison en Arctique, je me réduisis à une enveloppe humaine, vide et désespérée, chassée du pied sous une pierre. Où était mon nouveau moi d'après la mue ? Il mit du temps à se montrer.

C'est ainsi que, sortant d'un pas léthargique de l'intendance par une froide soirée de janvier, je ne reconnus pas mon nom en l'entendant. Mais la voix était insistante et, à contrecœur, je finis par m'arrêter et me retourner. Un homme se tenait en équilibre sur les planches derrière moi. J'aurais pu dire un homme âgé, ou plus âgé, sauf que, à la lumière de sa lampe-tempête, je vis qu'il dansait d'un pied sur l'autre d'une façon qui détonnait avec ses années apparentes. Une barbe grise sortait de son cache-nez dans un angle improbable. Des rides semblaient fuser de ses yeux et se répandre sur ses joues et son front. Elles bougeaient et sautaient selon l'animation frénétique de son visage. Il me fallut un moment pour me rendre compte qu'il s'exprimait dans un suédois convenable. Parfaitement compréhensible, bien qu'un peu guindé.

« Vous êtes Ormson, n'est-ce pas ? Le Suédois taciturne ? »

Je le dévisageai, perplexe et silencieux. J'avais perdu mes bonnes manières en même temps que ma capacité à converser.

Il continua sans se laisser perturber :

« Oui, vous devez être le Suédois. S'il vous plaît, accordez-moi l'honneur de me présenter. MacIntyre. Je m'appelle MacIntyre. Géologue de la Royal Society. Puis-je vous convaincre de vous retirer à mon domicile en ma compagnie pour nous abriter de ce fichu froid ?

– Vous parlez suédois ? finis-je par dire.

– Rien ne vous échappe, jeune homme », dit-il, en clignant de l'œil à plusieurs reprises. Pendant tout ce temps, ses pieds sautaient sur sa planche qui clapotait. Son

mouvement incessant me donnait le tournis. Là-dessus il partit d'un gloussement rauque, comme si la situation où nous nous trouvions était hilarante. Il m'expliqua qu'il avait vécu un certain temps à Falun, célèbre pour sa mine de cuivre, et qu'il avait appris le suédois là-bas, même s'il devait reconnaître que son norvégien était meilleur. « Les langues n'ont jamais été un grand obstacle pour moi, ce qui est tant mieux car j'ai la triste tendance à renoncer quand les choses deviennent épineuses. Ma pauvre chère mère, hélas, le déplorait. Mais je vous en prie, ne pourrions-nous pas entrer un instant ?

– Vous travaillez pour la Royal Society ? Vous êtes britannique ?

– Écossais », dit MacIntyre. Et il cligna de plus belle, par spasmes rapides.

J'émis un grognement, assimilant lentement l'information. Cela faisait longtemps que je n'avais rien eu de plus à digérer que les épreuves du confinement sous tous ses avatars.

« S'il vous plaît, monsieur, insista-t-il. Venez. »

Je suivis donc MacIntyre. Il passa en tête, sautant et dansant le long des planches jusqu'à son petit cabanon, à l'autre bout du campement. Tout en crapahutant derrière lui, je m'aperçus que je me fichais un peu de savoir qui il était, ou ce qu'il voulait de moi.

L'intérieur de son cabanon, tellement quelconque de l'extérieur, ne ressemblait à rien de ce que j'aurais pu imaginer. Pour commencer, la chaleur émanant de son poêle était d'une force oppressante après la température du dehors.

Les deux fenêtres étaient entièrement voilées par une brume de glace qui gouttait. Le moindre souffle d'air ou flocon de neige qui s'insinuait par des fissures entre les bardeaux était instantanément réduit en vapeur. Je fus pris d'une suée aussi vigoureuse que déroutante, au point presque de m'évanouir. MacIntyre n'était pas avare de son bois de chauffage, comme les Norvégiens semblaient l'être.

Plus déconcertante encore que la chaleur, l'esthétique. La pièce était pleine à craquer – remplie copieusement, sans complexe. Des tapis jetés au sol couvraient jusqu'au dernier centimètre, se recouvrant l'un l'autre. Certains paraissaient coûteux à mes yeux inexpérimentés. Deux sofas étaient disposés à angle droit, tous deux jonchés de couvertures et de coussins. Deux sofas ! La chaude lumière jaune de plusieurs lampes à pétrole donnait une note vive et joyeuse à la minuscule cahute. MacIntyre n'était pas non plus avare de son huile lampante.

Les murs étaient tapissés d'étagères, mais MacIntyre avait quand même manqué de place, apparemment, à en juger par les livres entassés en piles précaires dans les coins, sur une table basse, sur une chaise. Il ne semblait pas avoir de lit. Sur une petite table, il y avait un réchaud à alcool, une bouteille de vin à moitié bue et rebouchée et un seul verre, bien que deux chaises en bois capitonnées fussent disposées de chaque côté.

L'endroit empestait la fumée de pipe et l'huile lampante brûlée, et l'air lui-même était lourd. Une espèce de table basse était placée entre les sofas, mais le dessus en était entièrement masqué par des cahiers, pour certains fermés,

pour d'autres ouverts. Une écriture illisible s'étirait furieusement en travers des pages. Et dans un coin du cabanon, sur une petite table rien que pour lui, trônait un objet que j'avais vu quelques fois seulement dans ma vie : un phonographe Victrola.

Tout cela réuni composait le parfait microcosme d'une tente de sultan : l'opulence, seulement séparée de la morne désolation du dehors par la plus fine des membranes. Mais la bicoque de MacIntyre n'était pas un palais mobile. Elle dégageait une atmosphère de nid, plutôt. Je trouvai, par exemple, tout juste la place pour retirer mes godillots.

MacIntyre s'extirpa des siens avec légèreté, jeta ses vêtements du dehors en gros tas au bout d'un des sofas et m'invita d'un geste à en faire autant.

« Entrez, entrez, dit-il en suédois. Ne faites pas de manières. »

Il s'installa confortablement sur une chaise et entreprit de bourrer sa pipe. Il tirait déjà agressivement dessus que je ne m'étais pas encore défait ni n'avais décidé où me mettre. Je finis par m'asseoir sur un des sofas et regardai autour de moi, m'efforçant désespérément de me rappeler quel comportement il convient d'adopter en bonne société. J'essayais de ne pas regarder ses cahiers, bien que je n'aurais pas été capable de déchiffrer son écriture, même si c'était du suédois, ce qui bien sûr n'était pas le cas.

MacIntyre m'observait avec amusement. Il pouvait avoir la quarantaine aussi bien que la soixantaine. Ses cheveux, tout comme sa barbe, étaient gris, et les rides se prolongeaient le long de son cou. Il avait des mains usées par les

intempéries, rougies aux jointures, mais fortes. Ses yeux étaient gris eux aussi – clairs, vivants et, pensai-je tout de suite, pleins d'intelligence et d'espièglerie. Pas des yeux de mineur. En fait, il vivait au-dessus de la mêlée malgré sa présence en son sein.

« Reprenons les présentations à zéro, dit-il. Il faisait franchement trop froid dehors pour s'en acquitter. Je m'appelle MacIntyre. Charles. Anciennement de Londres. Dernièrement du vaste monde. Ma famille est écossaise, bien sûr. Des Écossais déplacés. Vous, monsieur, vous êtes... ? Hum, monsieur Ormson ?

– Sven, dis-je, avant de m'éclaircir la gorge. Sven Ormson. De Stockholm. En Suède, c'est-à-dire. Mais vous le saviez. » Les mots me venaient par à-coups.

MacIntyre réussissait à paraître patient et impatient tout à la fois. Il attendit que je continue.

« Je... comment me connaissez-vous, monsieur ?

– Oh, ça, c'est assez facile à expliquer. La vie quotidienne est très ennuyeuse, ici, comme vous ne le savez que trop bien. Évidemment le paysage arctique me tient sous son emprise – il vous prend carrément aux tripes, mon cher. Je vois bien à votre visage qu'il n'a pas encore eu cet effet sur vous, mais vous ne lui avez pas encore donné l'occasion de le faire, n'est-ce pas ? Non, non, pas en piochant toute la journée dans un tunnel lugubre. Et maintenant, bien sûr, c'est la période sombre de l'année. Une période faite pour l'introspection, pas pour l'exploration. » Il se tut, le front plissé comme si la simple évocation d'une profonde méditation avait déjà amorcé le processus. « Où en étais-je ?

– Comment vous connaissez mon nom, monsieur.

– Ah oui, bien. Je suis, comme je crois l'avoir dit, géologue. J'ai vécu en de nombreux endroits, les détails peuvent attendre. Dernièrement j'ai travaillé une dizaine d'années pour John Longyear, avec un certain bonheur. Sans me faire injustice, je dirais que le rôle que je jouais pour lui, et que je continue de jouer aujourd'hui pour les Norvégiens, était celui d'un *prospecteur*. Vous excuserez le mot. Il a des connotations déplaisantes. D'ailleurs, hélas, la Society n'approuve guère qu'un de ses membres choisisse de se lancer dans des activités scientifiques qui s'attachent moins à la découverte que, dirons-nous, au profit. Je jouissais de la confiance de M. Longyear et il se trouve que j'appréciais la compagnie des Américains. » Lorsque les Américains étaient partis, il y avait de ça un an, expliqua MacIntyre, et que la Compagnie avait été rachetée par Store Norske, il avait signé avec les Norvégiens. « Vous pourriez dire, mon cher garçon, que je suis ici, à Longyear, depuis le début. »

Je tentai de me composer un visage d'une aimable passivité. MacIntyre me plaisait déjà, mais j'étais encore complètement perdu.

MacIntyre se ressaisit.

« Et vous, monsieur Ormson. Me jugeriez-vous inexcusable si je vous disais que je trouve les Norvégiens terriblement ennuyeux ? Peut-être pas. Peut-être ne voyez-vous que trop bien ce que je veux dire. Le passage de l'administration des Américains aux Norvégiens m'a privé de bonnes conversations, quasiment. Les Norvégiens sont tellement mornes. Tellement *sérieux*. Les nouveaux administrateurs

s'acquittent de leur travail de la façon la plus inlassable et fastidieuse qui soit, après quoi ils boivent et boivent jusqu'à ce que leurs jambes menacent de les lâcher, sans que leur humour s'améliore pour autant. On pourrait même avancer qu'il se dégrade. Quant aux mineurs... eh bien, vous connaissez les mineurs. »

Je l'observai avec beaucoup de scepticisme. Il disait vrai pour les Norvégiens, bien sûr. Son estimation n'aurait pu être plus précise, en fait – leur manque d'humour est de notoriété publique en Suède –, mais espérait-il trouver en moi un brillant causeur ?

MacIntyre se tut – il semblait prendre plaisir à jauger ses propres remarques, comme s'il pesait leur véracité après les avoir exposées. Puis il poursuivit :

« Les Suédois ne valent pas mieux, si vous me permettez. Ils sont faits du même matériau, en quelque sorte. Un pays âpre engendre des gens durs. C'est cette rudesse qui les a fait traverser la mer pour venir en nombres si terribles en Angleterre, n'est-ce pas ? Mais suis-je bien placé pour juger ? Prenez les Écossais. Plus pisse-vinaigre que cette bande de moralisateurs grincheux, ça n'existe pas. »

Une nouvelle pause, pendant laquelle, je présume, chacun de nous deux cherchait à évaluer s'il méritait d'être qualifié d'exception à la règle.

« Et puis il y a vous, monsieur Ormson. Maintenant que j'en viens au fait, je me rends compte qu'il y a très peu à dire. Je vous vois aller et venir, la tête basse comme si on venait de vous informer de votre propre mort. Je dîne à la cantine, comme tout le monde, mais peut-être ne

m'avez-vous jamais remarqué, perdu comme vous l'êtes dans vos pensées lointaines. Les hommes parlent. Ils parlent surtout en norvégien, que vous ne parlez pas, apparemment. Et je les ai entendus parler de vous. » Il agita la main vers moi dans un geste de refus, comme si ma curiosité avait été piquée. « Non, non, ne me demandez pas ce qu'ils disent. On s'en fiche de ce que pensent les mineurs, non ? Les seuls détails saillants que j'en aie retirés, c'est que vous vous tenez à l'écart et que vous avez un grand intérêt pour les *livres*. Les livres, monsieur Ormson. Me croirez-vous si je vous dis qu'il est extrêmement difficile de trouver un homme qui lise sur l'île du Spitzberg ? »

La question semblait plus que rhétorique.

« Oui, dis-je.

– Oui ! répliqua-t-il. Et voilà l'affaire. Un camarade bibliophile avec qui converser ! Tel que vous me voyez, j'ai besoin d'un compagnon qui ait une certaine – que dis-je ? –, même une modique, curiosité intellectuelle. Et vous, eh bien peut-être avez-vous besoin d'un ami. »

Moins de deux semaines plus tard, j'avais refait surface en tant qu'être humain, confiant à MacIntyre non seulement mes obsessions littéraires, mais aussi mes rêves et regrets. Il avait une façon bien à lui de causer, encore causer, puis soudain s'arrêter, l'air interrogateur, comme s'il avait attendu tout ce temps-là que je l'interrompe et qu'enfin, légèrement exaspéré, il me donnait l'espace de le faire. C'est dans ce vide que je me remis à parler.

MacIntyre semblait trouver ma rectitude et mes tentatives de bonnes manières à la fois amusantes et énervantes. Il m'appelait « monsieur le pasteur » ou « père Ormson ». Il adorait se moquer. Mais il faisait preuve d'un vif intérêt – inépuisable, en fait – pour les histoires de la vie en usine à Stockholm et celles de ma famille. Quant à nos connaissances respectives sur l'exploration de l'Arctique, elles se recoupaient, mais il nous restait largement de quoi nous régaler l'un l'autre d'anecdotes.

Peu à peu je me sentis plus à l'aise en sa compagnie et j'en vins même à lui retourner ses moqueries, parfois. Il me

donnait libre accès à ses livres – ceux en suédois, relativement rares – à condition que je les lise dans son cabanon. Il ne faisait pas confiance aux conditions dans les baraques, ni aux intentions des autres mineurs susceptibles, craignait-il, de profaner ses livres s'ils se trouvaient à court de papier à cigarettes ou de torche-cul. Cela signifiait, bien sûr, que ma lecture était interrompue à intervalles réguliers par les propos de MacIntyre. Il était plus que capable de lire, parler, penser, écrire, fumer, boire – parfois même dormir – simultanément. Ça ne me gênait pas. Pour avoir cette occasion de mobiliser mes facultés critiques, de réaiguiser mon intellect émoussé et corrodé – j'aurais supporté bien pire. Et lorsque MacIntyre jugeait bon de ponctuer mes rêveries, ses questions et observations étaient en général bonnes. Il était perspicace. Sa finesse d'esprit ne s'attachait pas seulement à l'histoire polaire et à la géographie, d'ailleurs. Il accordait beaucoup de réflexion à la musique, par exemple.

Au début, quand il me passait de la musique sur son Victrola, je ne l'entendais que de façon superficielle, comme on mangerait un filet de cabillaud fadasse parce que c'est l'heure de manger. Mon cerveau n'avait pas été formé à écouter. La musique n'avait pas eu sa place dans mon enfance. Je connaissais les chansons des ouvriers ivres et les nananère et autres railleries monocordes des gamins. Les arts musicaux plus élevés – tout ce qu'on aurait pu qualifier de raffiné – nous étaient complètement inconnus. Dans ma famille, même si nous avions été intéressés, nous n'aurions pas eu les moyens d'acheter les vêtements exigés pour aller au concert symphonique.

Cette histoire d'un éveil va sonner vrai – et peut-être rebattu – à tous ceux qui s'intéressent à la musique, mais qu'à cela ne tienne. MacIntyre était intrigué par l'étendue de mon ignorance. Ça l'amusait quand, plongé dans une lecture, j'exprimais de la stupéfaction ou tentais de formuler une révélation ou une autre qui lui était déjà venue à l'esprit, à lui ainsi qu'à d'autres personnes instruites, au moins une centaine de fois. Mais il n'était pas condescendant. Je croyais alors, et j'en suis certain à présent, qu'il était sincère dans son désir de cultiver mon intelligence.

Il continua de passer ses petits cylindres. Il les passait tandis que nous fumions, que nous lisions, que nous mangions du poisson séché. Pendant de nombreuses semaines, j'écoutai sans entendre. Et puis, un jour, sans avertissement, *j'entendis* la musique – l'entendis véritablement – pour la première fois. Je me souviens de l'instant précis parce que j'ai éprouvé la sensation dans mon corps avant d'en comprendre la source. J'étais en train de fumer le tabac de MacIntyre – il me faisait parfois l'effet d'un mécène plutôt que d'un ami car il n'aurait jamais accepté que je lui rende la pareille – lorsque j'ai remarqué un frémissement dans ma poitrine. Je l'ai pris pour une douleur, au début. Peut-être avais-je laissé trop de jus de tabac brûlant couler dans ma gorge. Père disait toujours que ça lui faisait mal à l'estomac. Mais alors le frémissement gagna mon cœur, ou une autre partie de ma poitrine – un battement agité, un peu comme une palpitation cardiaque. Qui monta, emplit mon cou, mes tempes et mon front d'une bouffée de chaleur. Je crus m'évanouir et, profondément gêné, je

baissai les yeux sur ma pipe de crainte que MacIntyre le remarque et se gausse. Contrairement à la sensation fugace que procurent une pensée ou un souvenir particulièrement honteux, grisants ou galants, ce frémissement continua et prit de l'ampleur, s'étendit à mes épaules, resta. C'était la musique, bien sûr. Et rien qu'un simulacre de musique, pitoyable et métallique : fourrée dans un cornet en cuivre, gravée sur de la cire, pressée dans du métal puis recrachée.

Emporté par cette euphorie mineure, je perdis toute honte et demandai :

« Qu'est-ce que c'est ? »

MacIntyre releva les yeux de son livre, surpris par l'urgence dans ma voix.

« Qu'est-ce qui est quoi ?

– Cette musique. Qu'est-ce que c'est ?

– Ah, fit-il en comprenant, et son enthousiasme s'étala sur son visage. C'est Dvořák. »

Je fronçai les sourcils en entendant ce nom inconnu. MacIntyre se leva et alla examiner l'étiquette imprimée sur l'étui du cylindre.

« Antonín Dvořák, *Quintette pour piano et cordes en la majeur opus 81*. Et si je ne me trompe, le mouvement qui t'a frappé, mon cher ami, c'est le deuxième : la *Dumka*. »

Je ne l'écoutai qu'à moitié, fasciné que j'étais par le jeu et les flux et reflux funestes des violons. Le son du chagrin, ou du moins d'une profonde mélancolie, fendait le temps et l'espace sans rencontrer d'obstacle, me transperçait. Les larmes me vinrent aux yeux et je sentis mes mains chauffer étrangement. C'était une expérience passionnante et

terrifiante. Je peux seulement la comparer à ce sentiment qu'on a lorsqu'on se rend compte qu'on a trop bu, qu'on voit son corps se muer en autre chose que son propre corps et qu'on sait que les choses vont se gâter, mais pour le moment, ça n'a pas d'importance.

Lorsque la musique passa à quelque chose de plus vivant et beaucoup moins lugubre, qui n'éveillait en moi aucune sensation particulière, je demandai à MacIntyre ce qu'était une *dumka*.

Il fit de son mieux pour me l'expliquer. *Dumka*, me dit-il, signifiait « pensée » en ukrainien, et ça désignait aussi une longue ballade folklorique de nature tragique ou mélancolique. Les précurseurs tels que Dvořák creusaient dans les traditions et les harmonies de la paysannerie, puis fondaient et refaçonnaient le matériau extrait en compositions modernes. Sans les expressions brutes et non diluées de l'homme ordinaire, dit-il, ces messieurs les compositeurs à cravate noire n'auraient rien compris à l'âme humaine, ou si peu. Mais c'était là le génie de Dvořák. Il prenait la vérité et le chagrin de l'existence humaine et les traduisait dans une langue compréhensible par tous.

Je n'étais pas sûr d'être d'accord. Je me dis que je préférerais peut-être entendre la *dumka* jouée ou chantée par un seul fermier avec son violon, assis au coin du feu dans ses bottes crottées, épuisé par son dur labeur et par les cruels revers du sort, mais ressentant encore vivement – ou désespérément désireux de ressentir – les plaisirs brefs, indéniables et rares qui se présentaient de temps à autre dans sa rude et courte vie. Je m'abstins cependant de le

L'ODYSSÉE DE SVEN

dire. C'était Dvořák, après tout, et non le fermier, qui avait éveillé mon âme.

« Pouvons-nous la réécouter, Charles ? »

MacIntyre rit avec indulgence.

« Oui, bien sûr. » Il sortit l'aiguille du sillon, l'amena sur le dessus et relança le morceau.

Mon premier hiver dans l'Arctique – si différent de tout ce que j'avais pu redouter ou espérer dans mes rêves de privation et de sublimation – se poursuivit de cette façon étrange. La camaraderie et les conversations pleines d'entrain me donnèrent peu à peu le sentiment que j'allais peut-être survivre, en fin de compte, ou du moins que j'en avais le désir. Mais il n'y avait toujours pas une once de romanesque dans mes épreuves. Je n'étais pas en train de survivre à de rudes traversées en traîneau sur la glace brisée, au noircissement de mes gencives et aux saignements de mes cheveux, à des attaques d'ours polaires ou à la folie de me trouver prisonnier de la glace pendant les mois d'obscurité. Certes, je luttais contre le froid, comme tout le monde ici, et contre le désespoir insidieux et enveloppant que provoquait l'obscurité perpétuelle. Toutefois mes ennemis les plus redoutables, surtout avant ma rencontre avec MacIntyre, étaient tellement prosaïques et universels qu'ils ne méritent guère d'être discutés davantage : les tâches ingrates qui vous broient l'âme, l'ennui, la mortification

sociale. Choses qu'on peut trouver n'importe où. Peut-être était-ce là le problème. J'étais allé dans l'Arctique en quête d'aventure et découvrais que j'aurais tout aussi bien pu rester à Stockholm et retourner dans les entrailles de l'industrie.

Il est probable que je n'aurais pas survécu à une telle déception sans MacIntyre. J'ai donc ravalé ma crainte de prendre trop de son temps, d'abuser de son hospitalité – scrupules qu'il s'empressait toujours de balayer – et, grâce à cette étrange osmose par laquelle une amitié véritable insuffle de l'oxygène dans tous les coins d'une existence par ailleurs gangréneuse, j'en vins à me réveiller avant chaque poste avec au moins un sentiment de résignation, à défaut de gratitude, à être en vie.

Une brève période de répit. Puis, en mars 1917, seulement neuf mois après mon arrivée dans le Spitzberg, une montagne me tomba dessus. En début de poste, l'estomac gargouillant, encore gonflé par le thé bouillant et le biscuit rassis, le corps s'efforçant encore d'accepter les rudes vérités de la journée qui commençait, je me tenais debout, plus exactement à moitié debout à moitié courbé, devant une veine misérable, et chargeais du charbon dans un wagonnet. J'ai un souvenir très net de cette matinée. La lumière de ma lampe frontale renvoyait les prismes de couleur du minéral qui altérait notre maigre récolte – car cette montagne appartenait à d'autres formes géologiques, moins précieuses ; le charbon n'y était présent qu'en touriste – et je me souviens d'avoir pensé que j'apprécierais la beauté de la lumière qui étincelait dans cette fissure tartaréenne étouffée

de poussière, si cela n'impliquait que chaque fichue pelletée soit si horriblement lourde.

L'homme qui travaillait à mes côtés était un Norvégien du nom d'Olaf, géant émacié d'une morosité impartiale qui m'était étrangement réconfortante. Nous bavardions parfois, partageant souvent le même poste, dans un sabir fait de suédois et de norvégien.

« Il paraît que le soleil va bientôt arriver », avança-t-il ce matin-là.

Je ne savais jamais avec certitude, au début du moins, s'il s'adressait à moi, au mur ou à sa pelle.

« Oui, répondis-je au bout d'un moment. Mais, Olaf, est-ce ton premier hiver dans l'Arctique ? Ne sais-tu pas quand le soleil revient ? »

Il réfléchit à la question, puis secoua mollement la tête, comme s'il était peu disposé à se fier à son propre passé.

Nous pelletâmes quelques minutes avant qu'il lève la tête à nouveau.

« À ton avis, y aura du porc à la cantine ce soir ?

– Je crois. On a souvent du porc le mercredi. »

Olaf hocha la tête, visiblement satisfait de cette réponse.

Je fus pris de cette vague sensation de rêverie, de pensée liquide, de flottement à l'intérieur de son propre corps qui naît quand on dort trop peu et qu'on ne parvient à se réveiller suffisamment pour savoir si c'est le jour ou la nuit et, tout en remuant doigts et orteils pour chasser cette sensation, je songeai à Olaf, me demandant s'il constituait une vision de mon futur moi qui m'était envoyée à titre d'avertissement. Mais qui m'avertissait de quoi, au juste ?

Et c'est à ce moment-là que la lumière de ma lampe se mit à trembler, puis à danser, et qu'une fine pluie de poussière tomba de la voûte du puits. Je regardai Olaf, qui me rendit mon regard. Il avait les yeux vides, troubles, hébétés. Les yeux d'un homme vaincu. Soudain il y eut un grand grondement, comme un coup de tonnerre à la surface, accompagné d'un craquement perçant. La poutre du haut se cassa en deux, dans un angle aigu qui n'avait rien de normal. Et juste quand je me rendis compte que le grondement et les secousses étaient parvenus pile au-dessus de nos têtes, je sentis une bouffée d'air glacial ainsi qu'une douleur fulgurante dans la moitié droite de mon visage, et tout devint noir.

Je revins à moi dans l'abri à chèvres plein de courants d'air qu'on appelait « infirmerie ». Le vent s'engouffrait en sifflant entre les rondins non colmatés, tentant d'arracher le toit de tôle. Il y avait des coups et cliquetis continuels et je me rendis compte que j'étais en train de rêver de l'usine. J'avais l'impression d'avoir le cerveau apathique, comme un cheval sans allant, mais je savais où j'étais et je savais qu'il s'était produit une chose effroyable à la mine. M'efforçant de regarder autour de moi, je m'aperçus que mon cou était solidement bloqué par quelque chose. Une lumière diffuse et striée entrait par mon œil gauche, le seul qui semblât fonctionner.

« Y a quelqu'un ? » fis-je d'une voix glaireuse et rauque.
Pas de réponse.

« Y a quelqu'un ? » tentai-je à nouveau, avec à peine un peu plus de force.

Là-dessus la porte s'ouvrit et un Norvégien que je savais être le chirurgien de la Compagnie se dressa devant moi. Il ne parla pas mais, d'un geste ferme – non dépourvu de

douceur –, me bascula sur mon côté droit. L'air légèrement préoccupé, il scruta mon visage et mon épaule, appuya un doigt curieux sur un pansement près de mon œil, dit quelque chose d'incompréhensible – du latin, peut-être ? – et ressortit. Un liquide visqueux suinta et coula le long de mon oreille. En quelques instants, il s'échappa suffisamment de cette humeur, quelle qu'elle fût, pour former une petite flaque sur le drap, de sorte que chaque nouvelle goutte s'y écrasait avec un gros flocc. Ça sentait l'alcool et la viande avariée. On me drainait, compris-je en un instant de clarté qui me souleva le cœur.

À présent je voyais la moitié de l'abri, et la vue était lugubre. Quatre hommes étaient allongés sur des lits de camp semblables au mien, si serrés que le chirurgien avait à peine la place de passer. L'un d'eux était enveloppé de pansements de la tête aux pieds et gémissait à fendre l'âme dans son sommeil. Un autre regardait au-delà de moi, le visage blême de douleur, la bouche pincée, les jambes repliées contre la poitrine. Les deux autres, recouverts de draps, étaient manifestement morts. Je tentai de comprendre cet effroyable tableau. L'effort s'avéra trop éprouvant, et j'étais en train de sombrer dans le sommeil lorsque la porte se rouvrit et que le visage bienvenu de MacIntyre surgit en vacillant dans ma vision en péril.

Il souriait, mais d'un sourire fatigué et un peu forcé.

« Mon garçon, mon cher garçon, dit-il. J'ai eu très peur que tu ne parviennes pas à revenir à cette vallée de larmes. Pendant un certain temps on a eu l'impression que tu allais partir – peut-être vers un lieu plus chaud ? » Il tenta

un de ses gloussements chaleureux, sans grand succès.
« Maintenant dis-moi, comment vas-tu ?

– Mal au visage, dis-je.

– Oui, oui, j'imagine. Tu en as vraiment pris plein la tête quand le puits s'est effondré. Tu as, comme les vivants aiment à le rappeler aux presque morts, beaucoup de chance d'être encore en vie.

– Le puits... effondré ?

– Oh que oui. Tu ne savais pas ? Une avalanche l'a écrasé. Un coup du ciel impitoyable, si tant est qu'on puisse lui attribuer des catastrophes aussi infernales. » Deux puits de mine ainsi que plusieurs bâtiments au pied de la montagne avaient été entièrement détruits, me raconta MacIntyre. Neuf hommes étaient morts et cinq, dont moi, grièvement blessés.

Mon esprit, peinant à comprendre, vacilla d'effroi et je fus pris d'une nouvelle vague de nausée. Toucher la proximité de ma propre mort – rien que son insondable voisinage – éveilla en moi une sensation assez semblable à un vertige paralysant. Cela peut sembler impardonnable et sans cœur, de penser à soi avant tous ceux qui ne pouvaient plus penser à rien du tout, mais ce fut ainsi.

« Effondré, répétais-je avec stupéfaction. Comment m'a-t-on... ? Comment m'a-t-on extrait ? »

Un grand nombre de gens avait travaillé nuit et jour, me raconta MacIntyre, criant et creusant, creusant et criant. Les phalanges amputées de plusieurs d'entre eux en témoignent aujourd'hui. À un moment crucial, des chiens étaient arrivés, envoyés par des Néerlandais de Barentsburg, plus bas

sur la côte ouest de l'Isfjord. Pour de rares chanceux, dont moi, ils avaient changé la donne.

« Combien de temps suis-je resté enseveli ?

– Trois jours, mon garçon. Ou peut-être un peu moins. J'avais perdu presque tout espoir te concernant. Lorsqu'ils t'ont sorti, tu avais l'air mort, et tu es resté allongé comme ça, insensible, huit jours de plus. Notre chirurgien a plus de talent que je ne lui en accordais. Ou, plus vraisemblablement, ta volonté de survivre était d'une force étonnante.

– Olaf ? demandai-je.

– Hélas, non. La tête broyée dans le premier effondrement. Comme la tienne a failli l'être. »

Je repensai à la femme d'Olaf, à Tromsø. Il m'avait dit une fois, en une rare confiance, qu'il aurait aimé qu'elle le critique davantage, comme ça il aurait su qu'elle en avait quelque chose à faire. Il ne savait jamais, lors de ses brefs séjours à la maison, si sa présence lui faisait quelque chose, dans un sens ou dans l'autre. Et maintenant, me demandais-je, est-ce que ça lui ferait quelque chose ?

« Ma famille est-elle au courant ? Olga ? » L'image de ma sœur, pleurant de façon inconsolable, un télégramme à la main, me traversa l'esprit. Un tressaillement soudain agita les pansements de mon visage.

« Non, non, répondit MacIntyre en posant la main sur mon bras. J'ai pensé qu'il valait mieux attendre que la situation se résolve, en bien ou en mal.

– Merci, Charles », dis-je en me détendant. Mais j'avais encore des pensées qui circulaient au hasard, se posant brièvement sur ceci ou cela, comme lorsqu'on plane juste

au-dessus du sommeil aux heures du milieu de la nuit. Je n'arrivais pas à les organiser. Je demandai à MacIntyre ce qui allait se passer maintenant.

« Je ne suis pas devin, dit-il, mais je crois que l'heure du dîner approche à grands pas. »

Je grognai, et son sourire me parut plus naturel.

« Est-ce que je retourne travailler ? dis-je. Est-ce que je rentre à la maison ?

– Eh bien, il est presque certain que la Compagnie te libérera de ton contrat pour ne pas avoir à perdre plus d'argent sur ton triste cas. Et même si je ne connais pas grand-chose à la question, je doute que tu veuilles remettre le pied dans un puits de mine de sitôt, ou même jamais. Laisse-moi régler ces affaires-là. J'ai une ou deux idées qui pourraient mériter plus ample réflexion. Il faut que tu te reposes, reprends tes esprits et je reviendrai ce soir avec un ou deux solides Norvégiens qui m'aideront à te porter jusqu'à mon cabanon, où tu feras ta convalescence. » Il brandit un doigt sévère. « Ne proteste pas ! Je ne souffrirai aucune objection.

– Charles, je ne proteste pas. Dis-moi juste encore une chose. Mes blessures ? Comment se fait-il que je n'arrive pas à tourner la tête et que je n'y voie pas clair ? »

Le visage de MacIntyre, d'ordinaire tellement ouvert et joyeux, s'assombrit. Il détourna la tête.

« On aura tout le temps pour ça, cher Sven. Tout le temps au monde. »

Sur ces mots, il se leva et partit.

C'est ainsi que je devins Stockholm Sven le mineur défiguré. Stockholm Sven à la gueule amochée.

Il n'y avait ni miroir ni toilettes dans le cabanon de MacIntosh, bien sûr. Pour ses ablutions et ses rares tentatives de rasage, MacIntyre se servait de ceux du baraquement de la Compagnie. Aussi, pendant une semaine ou deux, tandis que je luttais pour rééduquer mon seul bon œil et tenir sur mes jambes – car j'avais encore d'importants symptômes de commotion –, ce que je savais de mes blessures se limitait aux réponses circonspectes de MacIntyre et, de temps à autre, à mon reflet déformé sur une vitre gelée.

Je dis « bon œil » comme si l'autre – le droit, heureusement, vu que je suis gaucher – était simplement « moins bon » ou même « mauvais ». Mon œil droit n'était plus. Il avait disparu. Enfoui sous d'innombrables tonnes de glace, de roche et de charbon. Il n'y avait aucune trace de lui quand on m'avait retrouvé et personne n'avait pris le temps de creuser la neige crasseuse de ses doigts gourds

pour rechercher une minuscule sphère gelée, vraisemblablement broyée par trois jours et trois nuits indescriptibles.

Cette absence criante aura peut-être contribué à la lenteur du reflux de liquide en provenance de mon cerveau, ou à la persistance de ses effets. Je ne parvenais pas à convaincre mon œil gauche de se comporter comme il le devait. Il me faisait l'impression d'un grain de raisin en suspension dans de la marmelade. Quand je lui intimais l'ordre de bouger, il répugnait à s'exécuter. Sa léthargie semblait parfois consciente, comme lorsqu'un chien entend un ordre qu'il déteste et n'y obéit qu'avec une lenteur réticente.

J'essayais de ne pas gémir, je m'y appliquais vraiment. J'avais vivement conscience de la présence mouvante de MacIntyre – parfois il était ostensiblement absent, pour me donner de l'espace, je crois ; parfois il se montrait attentif et inquiet. Toujours généreux, toujours patient. En dépit de tous mes efforts, les plaies que j'avais au visage, au cou et à l'épaule, ainsi que l'effroyable trou suppurant qu'était devenue mon orbite droite contribuaient tous à m'arracher des sons d'outre-tombe.

À de nombreuses reprises, je demandai à MacIntyre de me raconter l'avalanche, et il s'exécutait chaque fois. À de nombreuses reprises, je lui demandai des détails sur mes blessures, et il objectait ou bottait en touche chaque fois. Je ne lui en voulais pas alors, et je ne lui en veux pas aujourd'hui. Comment dit-on à un ami que ses traits ont été redessinés ? Que l'atlas aux pages cornées de sa forme humaine n'est plus bon qu'à jeter, qu'il faut l'oublier,

maintenant qu'un volcan en éruption y a déversé des rivières de magma, remodelant sa topographie ?

« S'il te plaît, Charles, demandais-je. Dis-moi juste si c'est très amoché.

– Ce n'est pas glorieux, répondait-il.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Tu n'étais pas très beau, au départ, Sven, donc tu peux considérer que c'est une amélioration.

– Je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

– J'imagine que non. Peut-être que maintenant, dans ce nouvel état d'absence d'humeur et de laideur, tu te sentiras à l'aise avec les Norvégiens. »

Mais son inquiétude était palpable, et elle était fondée. Une infection de l'orbite stérile provoqua une fièvre qui tenta de me consumer jusqu'à la dernière miette de vie. Je sortais patauger dans la neige, me rafraîchissant tel un tonneau de bière. La quinine tardait à agir. Le chirurgien du camp réussit à convaincre MacIntyre de fumer moins pendant ma convalescence, puisqu'il avait été assez idiot pour me faire sortir de l'infirmerie – il craignait que la fumée ne fût un irritant. Peut-être le chirurgien avait-il raison, mais je crois qu'il savait, tout comme MacIntyre assurément, qu'il était essentiel d'enraciner en moi la volonté de vivre et qu'une manœuvre aussi délicate ne pouvait réussir que si j'étais transféré en un lieu accueillant et confortable.

Ainsi, je n'eus l'occasion de bien voir à quoi je ressemblais que plus d'un mois après l'accident, lorsque que je fus suffisamment rétabli pour que MacIntyre et le chirurgien estiment raisonnable de me laisser traverser le camp,

avec leur aide, pour aller me laver au baraquement de la Compagnie. Lorsque je me regardai dans un miroir pour la première fois, tous deux détournèrent la tête, comme si me voir découvrir mon propre visage était pire que mon visage en soi.

Peut-être avais-je eu le temps de m'y préparer. Peut-être qu'ayant redouté le pire, j'eus moins de mal à me familiariser avec mon nouveau visage. Je ne cherche pas à minimiser l'ampleur du choc ni le cauchemar vivant qu'était devenue mon enveloppe extérieure. Mais si vous avez déjà vu quelqu'un qui a été brûlé par un solvant industriel ou si vous êtes déjà passé devant la sébile d'un homme dont le corps s'est trouvé pris dans un engin destiné à des textiles ou du cuir, comme c'est le cas de la plupart d'entre nous dans ce monde de machines, mon visage ne vous surprendrait pas beaucoup plus qu'il ne me surprit alors.

Je ne me crois pas enclin à la vanité. Je n'éprouvai pas le sentiment d'une grande perte au niveau personnel. Ce qui me blessa le plus, ce fut l'attention – qu'elle prenne la forme de l'horreur ou de la compassion – de tous ceux que je croisais dans le camp. Les regards appuyés. La dissolution de l'anonymat.

Peu après, je résolus de passer ma vie en solitaire.

Passer sa vie en solitaire n'est pas chose aisée. Il était évident que cela ne pourrait jamais se faire à Longyear, aussi éloignée du reste de la civilisation que fût la ville, et je n'avais pas les compétences nécessaires pour partir à la recherche de ma douteuse fortune. J'étais perdu et je me sentais dans un état liminal. Ma convalescence dans le cabanon de MacIntyre commençait à m'abrutir. Le fardeau de l'impuissance se transformait en autre chose, en une forme d'agitation. Aussitôt mon œil restant suffisamment clair pour me permettre de distinguer un mot de l'autre, j'écrivis à Olga.

Chère Sœur,

J'espère et je veux croire que ce mot te trouvera en bonne santé. J'espère aussi, de tout cœur, que tu ne considéreras pas avec trop de désapprobation mon écriture abominable – une montagne a atterri sur la tête de ton pauvre frère et je suis à présent privé d'un globe oculaire, tandis que l'autre est encore recroquevillé

d'effroi, ce qui rend ma calligraphie au mieux hésitante. Non, gentille sœur, ne te fais pas de souci ! Je suis soigné par le plus attentionné des géologues et s'il te venait l'idée de protester que les géologues ne sont pas connus pour leur bonté, en particulier les géologues écossais, alors je te prie de te montrer charitable envers moi dans cette période de faiblesse. J'ai certainement dû évoquer cet ami, M. Charles MacIntyre, dans une missive précédente, mais hélas j'ai encore l'esprit tristement embrouillé et je n'arrive pas à m'en souvenir. Comme ce gentleman a su ouvrir mes oreilles à la musique ! Au moins ces organes-là sont-ils restés miséricordieusement attachés à ma tête.

Je constate que ma carrière de mineur s'achève sans doute prématurément. Tu sais que je n'ai pas trouvé que c'était la profession la plus gratifiante qui soit au plan intellectuel ou spirituel, mais aucun de nous deux n'avait jamais été assez bête pour croire que ça le serait. Néanmoins, comme l'avait prédit MacIntyre, la Compagnie a jugé bon de me libérer de mon contrat et de me renvoyer chez moi avec une petite pension – dérisoire, vraiment – pour m'indemniser de ma douleur, etc.

Il se peut que je ne rentre pas. Tu trouveras peut-être que je suis un triste imbécile romantique – le héros torturé de quelque roman tragique mal ficelé, ayant la lande ou la mer pour cadre – mais je ne supporte pas qu'on me regarde dans cet état. Que ce soit toi ou quelqu'un d'autre. En réalité parler d'un « état » est fondamentalement trompeur, car la transformation de ton frère, gars

au physique moyennement correct, en créature difforme comme il en rôde dans les méphitiques replis du chapiteau de quelque minable théâtre de variétés... enfin, c'est mon visage, maintenant, hélas. À l'intérieur, ton vieux Sven, toujours joyeux ! À l'extérieur, un rosbif oxydé, tout de graisse jaune durcie et de croûte noircie.

Tu sais que je n'ai jamais été du genre à rechercher l'attention, or sous ma pitoyable nouvelle forme, c'est elle qui me cherchera. La pitié, oui. Peut-être l'unique chose qui soit pire qu'un antagonisme flagrant.

MacIntyre, grand voyageur qui ne tient pas en place, connaît des gens à la Compagnie d'Exploration nordique, une autre entreprise minière à la recherche de richesses douteuses dans ce cruel archipel, et il pense pouvoir m'obtenir un poste d'intendant au Camp Morton. Ce n'est pas une métropole : Longyear, à côté, ferait figure de Stockholm, mais les mineurs et les patrons sont tous britanniques, là-bas, et tu sais ce que ça veut dire. Terminé, les satanés Norvégiens.

Ça veut dire aussi que ton pauvre Sven devra enfin essayer de parler anglais. MacIntyre reste à Longyear, pour le moment du moins, mais pendant cette période d'inertie il m'a déjà beaucoup appris de sa langue hideuse. Il maintient que ce n'est pas sa langue hideuse, mais le croassement rauque de l'oppresseur saxon. Peut-être vais-je me réinventer en « jolly gentleman » – shocking, n'est-il pas ?

Tout cela seulement pour te prévenir que je risque de ne pas revenir avant un moment, si tant est que je

revienne jamais. Peut-être que ces déserts blancs ont davantage à m'offrir que je n'y ai trouvé jusqu'à présent, et que je devrais voir une opportunité, au contraire, dans la dernière en date des catastrophes de ma vie. Je te dirai si je parviens à cultiver avec succès cette philosophie insaisissable.

S'il te plaît, embrasse Wilmer de ma part et fais à Helga un récit haut en couleur de mes mésaventures dans le Grand Nord. Comme elle s'esclaffera et poussera des cris, la petite brute. Raconte ce que tu voudras à Mère, mais épargne-lui les détails. Je ne crois pas que je la reverrai.

*Ton frère aimant,
Sven le Borgne*

« Vas-tu attendre une réponse, me demanda MacIntyre, avant de te livrer à la merci de ces fichus Anglais ?

– Non, dis-je. Aie la gentillesse de prévenir ces fichus Anglais que leur nouvel intendant va arriver incessamment, qu'il est horrible à voir et qu'il ne sait pas cuisiner. »

DEUXIÈME PARTIE

Par chance, l'obsession britannique de la classe sociale exige que chaque personnage important dispose d'un intendant, ou assimilé. Et nombreux sont les Britanniques à se considérer comme des personnages importants. J'entrai donc en apprentissage, en quelque sorte, auprès d'un autre intendant, l'heureusement nommé Samuel Gibblet, à mon arrivée au Camp Morton, au début de l'été 1917.

« Songes-y, mon jeune fantôme de l'Opéra de mes deux, me dit-il à notre première rencontre, avec son accent presque incompréhensible – cockney, appris-je plus tard, rien à voir avec le grasseyement chantant de MacIntyre. Songe que sans le “I” de Gibblet, j'aurais été bon pour faire bourreau. »

Je n'aurais pas pu demander meilleur professeur. Gibblet, vieux matelot grisonnant de cinquante-trois ans, avait été intendant dans la marine presque toute sa vie. Il avait donc vu toutes sortes de blessures hideuses causées par des chutes de poulies, des éclats de chêne, des morsures de requin, le scorbut, la gangrène, la syphilis ou l'hostilité

humaine. Mon visage ne le répugnait guère, mais il ne se gênait pas pour faire des commentaires à son sujet quand l'envie l'en prenait. Gibblet avait été renvoyé de la marine après avoir qualifié un de ses milliers de supérieurs, en l'occurrence un officier qui se trouvait pile sur le pont du dessus à ce moment-là, de « babouin au cul rose ». La patience n'était pas son fort – il avait grandi dans la marine, après tout – mais c'était compensé par le fait qu'il attendait très peu d'autrui.

Il savait dresser une table, nettoyer l'argenterie, faire et défaire des bagages, retirer les taches de sang et de vin sur du drap de laine. Il était aussi capable de confectionner une gamme époustouflante des plats les plus répugnants d'Albion, ayant travaillé sur de nombreuses traversées où le cuisinier du carré des officiers était soit mort, soit tombé gravement malade, et il était capable de le faire avec les seuls ingrédients, ô combien maigres et douteux, dont il disposait : de la viande en boîte ou en baril, de la farine, du lait concentré et un bloc de graisse de rognon granuleux. Ce talent lui était fort utile, et à moi aussi. Nilsen, le cuisinier du Camp Morton, était norvégien – l'unique nationalité, peut-être, pouvant prétendre à une cuisine moins goûteuse que celle de l'Angleterre. Les diverses expériences diaboliques de Nilsen à base de poisson trempé dans de la soude caustique semaient la peur et le désarroi dans le cœur des résidents du camp. Il est vrai que les Suédois font quelque chose de tout aussi abominable avec de la morue séchée, mais personne de ma connaissance. Pas même Arvid le poissonnier. On demandait donc souvent à

Gibbet de préparer vite fait un « Spotted Dick » ou quelque autre infâme bouillie tremblotante pour que les hommes du Camp Morton ne sombrent pas dans le désespoir. J'appris à en faire autant sous sa tutelle et même, pourrais-je ajouter, à aimer quelques-unes de ces spécialités d'un raffinement douteux.

Je m'absorbai dans mes tâches, m'efforçant d'assimiler ou d'imiter les diverses prouesses d'hygiène, d'étiquette et d'alchimie gastronomique accomplies presque machinalement par mon mentor entre quatre heures du matin, heure de l'allumage des feux de cuisine et du chauffage de l'eau de rasage, et vingt heures trente, environ, quand nous rincions et polissions les verres à cognac et sherry, astiquions les cendriers. Je mangeais et dormais dans les mêmes tentes de toile que les mineurs mais ne fréquentais personne à part Samuel Gibbet. Notre relation était tout sauf complice – je parlais peu, tandis qu'il nourrissait un discours incessant sur les sujets qui lui venaient à l'esprit, ce qu'il aurait très bien pu faire indépendamment de son public – mais cela satisfaisait le besoin de compagnie que j'avais récemment identifié en moi-même et me protégeait, tout juste, d'une introspection fatale.

Les horaires stricts m'empêchaient aussi de voir quoi que ce soit du Spitzberg. Ce n'était pas nouveau. Je n'avais pas exploré l'archipel quand j'étais à Longyear et les seize heures de bateau m'amenant au Camp Morton – proche de l'entrée du Van Mijenfjord, le premier grand fjord au sud de l'Isfjord –, je les avais passées à travers une brume. Une brume au sens propre, puisque mon seul œil, encore

flou et clignant dans la lumière du soleil arctique, s'était gorgé de larmes provoquées par le froid mordant, et que les larmes avaient gelé dans mes cils, si bien que je n'y voyais vraiment pas grand-chose.

C'est ainsi, donc, que mon premier été à l'ombre du Kolfjellet fila, puis les jours se remirent à raccourcir. La seule explication que je pourrais éventuellement trouver à mon inconscience, mon manque d'acuité mentale et la baisse de mes facultés critiques, ce serait que j'avais le cerveau ébranlé. J'étais incapable de faire face à mon préjugé, pas plus qu'aux rudes réalités de ma nouvelle vie. Par ailleurs, j'étais tellement soulagé de ne pas travailler à la mine que je me serais acquitté avec plaisir de tâches bien plus détestables, si on m'en avait chargé. Je devins donc, pour un temps, le genre d'ouvrier abruti que MacIntyre méprisait tant. Je ne lui écrivis pas, durant ces mois-là, pas plus qu'à Olga, et je tressaillais en imaginant le mécontentement qui ne manquerait pas de se peindre sur le visage d'Helga si elle avait vent de ce chapitre prosaïque de mon aventure arctique.

Un jour, j'eus un choc. Gibblet et moi étions debout devant une grande table en bois au Michelsenhut, le plus grand bâtiment du Camp Morton, qui faisait office de salle de réunion/cuisine/cantine. Il hachait des oignons tandis que je pressais de la neige contre mon œil larmoyant.

« Tu ne feras jamais carrière dans l'intendance, mon gars, si t'es pas fichu de hacher un oignon.

– L'œil est touchant, tentai-je de dire dans mon anglais boiteux.